



Pierre Faupoint

Je fus
un mauvais
homme

Pierre Faupoint

Je fus un mauvais homme

© Pierre Faupoint, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-2940-7

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Première partie
De 2000 à 2018

1.

Le froid réveil

Ce n'était pas normal. La lumière du plafond de ma chambre était extra brillante alors que j'étais persuadé de l'avoir éteinte avant de m'endormir. J'étais également convaincu de m'être allongé seul, dans mon lit, un peu après deux heures du matin. "*Qui est ce gars penché au-dessus de moi ?*" me demandai-je, la tête encore secouée par un rêve acrobatique. À vrai dire, depuis plusieurs semaines, j'étais un sacré pancratiaste dans mes songes : je luttais comme un beau diable contre une multitude d'athlètes grecs, à l'odeur d'alcool camphré, et je sortais vainqueur de la plupart des pugilats. J'étais une teigne, une boule de nerfs lardée de piquants empoisonnés. J'étais rusé, super fort.

« Lève-toi ! » hurla la silhouette agitée près de mon lit. Le corps trempé encore des blocages d'un de mes adversaires hellènes, je ne fus pas très réactif. Pas assez au goût du crieur puisque, pour me dérober à mon sommeil, il frappa le matelas avec ses pieds. J'ouvris enfin les yeux. La première chose que j'aperçus fut un bas de manche, puis un écusson jaune et noir. Juste à côté, un autre homme portait un blouson bleu avec une bande blanche que je finis par reconnaître : c'était celui d'un gendarme !

Je compris que des gendarmes, au moins cinq bonshommes, avaient pénétré mon domicile sans mon autorisation. Derrière eux, la porte de mon studio avait volé en éclats. S'ils avaient frappé pour entrer, leurs toc toc n'avaient pas même effleuré mes oreilles. À la vue d'un berger malinois, à la robe charbonnée, tenu en laisse par l'un de mes visiteurs, je ne me berçai guère d'illusions sur la raison de leur venue. Mais, comme tout suspect qui se respecte, je comptais bien me comporter comme celui qui n'y entendait goutte. « Où t'as planqué la came ? » me lança un des blousons bleus avec

une certaine brutalité. « Ma quoi ? » Bien sûr, mon absence de collaboration ne fit pas long feu. Le magnifique canidé – je ne pouvais m'empêcher d'admirer son élégance – dénicha, en un temps record, une petite quantité de drogue. Et, tandis que le plus jeunes des militaires pavoisait avec ce maigre butin à la main, comme s'il s'agissait de la prise du siècle, je me liquéfiai de déshonneur.

Après quelques instants, je fus installé, crépuscule brumeux, à l'arrière d'un fourgon sans chauffage. Assis sur la même banquette que la mienne, un brigadier, à l'air ribaud, proposa de me tutoyer. Il avait l'âge de mon père, j'aurais été dédaigneux de lui refuser un tel passe-droit. Et puis, après tout, frais émoulu de mes 18 ans, de la morve s'écoulait encore de mon nez ! La route me parut interminable. J'avais froid. Un trouble, gourde, m'envahissait, mais je ne voulais rien en dire. J'avais trop honte. En chemin, on m'expliqua que vingt-huit de mes *collègues* seraient arrêtés dès la pointe du jour. Ce mot, *collègue*, aurait ma vie durant une saveur péjorative.

La garde à vue – si différente de celles dont nous gavaient les téléfilms idiots du petit écran ! – fut le prologue à mon entrée dans l'âge adulte. J'étais à mille lieues de savoir que celle-là durerait 48 heures. L'OPJ – l'officier de police judiciaire – qui allait s'occuper de mon cas se prénomma Christophe. Et il en connaissait un rayon sur moi ! Sa phrase d'introduction me désarçonna : « Bon, alors, on va dérouler ton CV. Et tu vas m'aider à combler les trous... » Menotté à ma chaise, sous le feu de ses questions à la chaîne, j'étais pétrifié de froid. Cette vulnérabilité aux frissons ne me quitterait jamais plus. J'étais aussi d'une ingénuité confondante. Mon inexpérience du fonctionnement de la justice me rendait bavard. Trop bavard, même, puisque je délivrai des informations que Christophe ne m'avait même pas réclamées ! Ce dernier, rompu, contrairement à moi, aux interrogatoires de plusieurs jours, m'emmena là où il le souhaitait : dans les limbes sournois de la vérité. Ce ne fut qu'à la trente-deuxième heure de ma garde à vue que je saisis mes erreurs. Trop tard, bien trop tard.

Pour l'heure, l'OPJ, sourire de façade, m'annonça que je serais présenté au juge d'instruction. « Et je pourrai rentrer chez moi, après ? » m'enquis-je, boussole interne déglinguée. Pour toute réponse, Christophe me tapota l'épaule avant de se menotter à moi. Entre la caserne de gendarmerie et le palais de justice, le trajet fut court. J'observai, par la vitre du véhicule banalisé, les gens qui ignoraient combien ma frustration était grande. Lorsque nous croisâmes en route un groupe de Maghrébins plutôt inoffensifs, les deux flics à l'avant se gaussèrent et laissèrent transparaître leur nature profonde : « Je suis sûr que leurs poches sont remplies de résine de cannabis ! » Le passager à l'avant se retourna vers moi et poursuivit, sur le ton de la confiance : « Hein, tu crois pas ? » Je demeurai silencieux, enfermé dans ma bulle, obsédé par mon propre sort.

Au premier étage du palais de justice, mes garde-chiourmes me conduisirent dans une pièce aux fenêtres à barreaux. C'était la salle d'attente pour les gens comme moi qui s'apprêtaient à passer dans le bureau d'un inquisiteur. Une avocate, commise d'office, me rejoignit et fit tout son possible pour recueillir le maximum d'informations sur mon dossier. « Nous n'avons que cinq minutes avant que vous soyez présenté devant le juge d'instruction. » De bonne grâce, je répondis à ses interrogations.

Dans le bureau du magistrat instructeur, je n'étais pas à mon aise. Le parquet craquait sous chacun de mes pas, tandis que la greffière me toisait comme si j'étais l'ennemi public numéro un. Et puis, je n'avais eu droit à aucune douche pendant ma garde à vue et les mauvaises odeurs s'étaient accumulées sous mes bras. Le juge n'eut pas une once de compassion envers moi et mon jeune âge et, à coups de « Maître, ce n'est pas le moment ! », il renvoya mon conseil dans les cordes. J'entendis de loin en loin des expressions sur le Code de la Santé publique. Puis, quand il me soumit un jugement sur-le-champ, par la procédure de la comparution immédiate, et qu'il guettait ma décision sans délai, je fus tenté. "*C'est vrai, ça. Pourquoi ne pas me débarrasser de cette corvée pour être fixé sur mon avenir proche ?*" pensai-je. Je recherchai une piste à suivre sur le visage de mon

avocate mais, sonnée par les coups de poing verbaux du magistrat, elle avait perdu le fil de mon affaire. Ce fut alors que, campé derrière moi, le plus âgé des gendarmes lâcha discrètement « Refuse », en se raclant la gorge. Le juge, exaspéré, frappa de sa main le dessus de son bureau pour lui sommer de se taire ! Mais j'avais capté. Je refusai la comparution immédiate et, dans la foulée, l'homme de pouvoir me jeta à la figure : « Mandat de dépôt ! ». Mon avocate se tourna vers moi pour traduire : « Vous dormez en prison ce soir... »

J'étais abasourdi, ravagé par l'opprobre. "*En prison ? Moi ?*" Mes pensées tournoyaient comme des vautours dans mon âme avilie. Sur le chemin qui me menait en enfer, le gendarme âgé m'exposa les raisons de son soutien toussotant. Selon lui, la procédure que me proposa le magistrat risquait fort d'être à mon désavantage. « Dans la majorité des cas, les prévenus qui sont jugés dès la fin de leur garde à vue écopent d'une lourde peine de prison... et ils regrettent tous leur choix ! » termina-t-il pendant que nous approchions de ma destination finale. Et puis, je lui avais fait penser à son fils, mort récemment dans un accident de la circulation, et il avait eu envie, comme ça, de m'apporter son aide.

Ma destination finale fut une maison d'arrêt, surannée, qui transpirait la mauvaiseté. Nous étions en plein mois de mars. J'étais effrayé. Des frissons de froid m'assaillirent à nouveau. Les premières grilles de sécurité franchies, un gardien m'ordonna d'attendre à l'entrée du local du vaguemestre. Taulard de son état, l'homme saurait informer le reste des détenus du pourquoi de mon incarcération. Étiqueté toxicomane, je courrais moins de dangers qu'un pointeur ou qu'un pédophile. Puis, avant que l'on m'escortât jusque dans *ma* cellule, on vida mes poches, on ôta les lacets de mes chaussures et on m'ordonna de ne pas m'appuyer contre le mur. L'un des matons estima que je n'obéissais pas assez vite et il me rappela à l'ordre sans ménagement ! Alors que j'étais interpellé par mon nom de famille – sans le *monsieur* en préambule –, j'eus l'impression que mon identité m'échappait, qu'elle m'était dérobée. Comme mon arrivée coïncidait avec l'heure du repas du soir, mon

assiette me fut remise en mains propres. D'abord hésitant, je finis par reconnaître le plat que l'on me remit : des œufs sur le plat avec des lentilles. J'avais la gorge serrée, la poitrine comprimée, les joues mouillées.

Lorsque la porte de la cage s'ouvrit devant moi, je fus incapable de dissimuler quelques-uns de mes haut-le-cœur. Quatre hommes, juste là. Huit yeux qui se posaient sur moi. Qui me salissaient et m'empuantissaient. Ma solitude, infinie, palpable, s'organisait en dedans de moi pour ce nouveau siècle. Réalité augmentée dans ma cage thoracique. Elle devenait mon sang. Celui qui alimentait mon corps et me faisait vomir. Solitude et sang, mon terrifiant futur. Bien plus qu'une couleur, une sensation de gris assiégeait tout mon être. Le gris, en prison, était aussi une odeur qui vous submergeait et qui vous atteignait dans votre intimité la plus creusée. Ceux qui, une fois que j'aurais dépassé le seuil de la geôle, deviendraient mes codétenus, m'envoyèrent le versant noir de leur âme dans la figure. Titubant, je me dirigeai vers ce lit, là, ressorts fatigués, couverture fielleuse. Je m'y allongeai. Je ne quittai pas mes vêtements. Je ne réussis pas à retenir mes larmes et, visage tourné vers le mur, je me mis à sangloter.

Le lendemain matin, sept heures précises, les écrous braillèrent, prêts à rompre. Le vacarme de ces pièces cylindriques était insupportable. Ces bruits resteraient dans ma mémoire comme le point de départ de mon aliénation mentale. Tandis que je ne voyais pas bien l'intérêt de sortir de mon grabat, l'un de mes codétenus, le *Rouquin*, me lança : « Tu f'rais mieux d'te l'ver sinon on va t'pourrir la vie ! » Je ne réagis pas. Adolescent, j'avais lu les bouquins qui racontaient qu'un individu emprisonné devait être fort et ne pas se laisser marcher sur les pieds. Je décidai d'être un de ceux-là : gonflé de morgue et sûr de mon fait ! Mais le résultat fut peu probant car le geôlier qui débarqua fut plutôt direct :

« Tu veux commencer ton baptême du feu au mitard ou quoi ?

— Non, pas spécialement, lui dis-je en me levant, une boule saumâtre

dans l'estomac. »

Les compagnons de ma toute nouvelle captivité s'efforcèrent, dans une langue aux racines françaises, de m'affranchir des règles à suivre. Et notamment de celle qui concernait le lever : certes, nous passerions notre journée à poireauter mais, ici, le chant du coq était à sept heures sonnantes, impossible d'y déroger ! Outre le *Rouquin*, j'étais aussi entouré du *Gitan*, du *Vieux* et du *Basané*. Je dirais plus tard, peut-être, les idiots raisons de leur enfermement.

7h30. L'auxiliaire, entouré par deux surveillants, poussait devant lui un chariot surmonté de trois gamelles à l'embonpoint trompeur. Aux senteurs plagiées de chocolat, de café et de lait. Puisque je n'avais pas encore eu l'occasion de cantiner, mon petit-déjeuner se résuma à un bout de pain informe dans un breuvage approximatif. Sans mal, je distinguai les traces que des dents de rats avaient gravées dans le quignon. Le *Basané*, devant ma mine écœurée, m'en donna l'explication : « Comme notre cellule est au rez-de-chaussée, tu auras l'occase de les voir, ici aussi, la nuit, les gros rats qui se baladent dans la cour de la promenade principale. Ils sont libres, eux, et ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent. Même visiter notre garde-manger quand ça leur chante ! » Pour récompense je lui offris ma pitance, avant de me recoucher sur mon lit rance et misérable.

Au bout d'une semaine, mon esprit était aussi gris que celui de mes quatre codétenus. J'interrompis aussi mes toilettes au lavabo qui trônait dans un des coins terreux de notre camisole grandeur nature : je soupçonnai fort le *Rouquin* de se masturber, la nuit, l'image érotique de mon derrière dans sa tête. Du coup, les deux douches hebdomadaires ne suffirent plus pour garder une hygiène impeccable mais ma méfiance primait sur la propreté de mon corps. Le plus pénible, bien entendu, était de déféquer avec mes nouveaux compagnons si proche, sous leurs regards inquisiteurs. Cette promiscuité me révulsait et renforçait davantage encore mon dégoût de la société humaine.